

Poe

Histoires extraordinaires



Traduction
de Charles Baudelaire

Présentation
de Roger Asselineau

Poe

Histoires extraordinaires

Un cheval peut-il venger la mort de son maître ? Jusqu'où ira la troublante ressemblance d'une fille avec sa mère décédée ? Qui a commis les meurtres atroces de la rue Morgue ? L'univers dans lequel nous plonge les nouvelles de ce recueil grouille d'horreurs et de mystères. Pour y faire face et conjurer son angoisse, l'auteur s'arme de rire et de raison : en appliquant l'analyse logique à la littérature d'imagination, Poe a inventé le récit policier.

Dans cet écrivain de la peur, qui décontenança les romanciers de son temps mais ravit les poètes, Baudelaire a reconnu un frère. Il a sélectionné ses contes préférés pour offrir au public français les *Histoires extraordinaires* (1856). Sa traduction leur confère une beauté supplémentaire, ciselant avec art les cris de souffrance poignants d'un homme perdu dans un monde hostile.

Traduction de Charles Baudelaire

Présentation et chronologie de Roger Asselineau

Bibliographie de Lionel Menasché

Texte intégral

En couverture :

Illustration

de Virginie Berthemet

© Flammarion



Flammarion

HISTOIRES
EXTRAORDINAIRES

*Du même auteur
dans la même collection*

NOUVELLES HISTOIRES EXTRAORDINAIRES
HISTOIRES GROTESQUES ET SÉRIEUSES

EDGAR ALLAN POE

HISTOIRES EXTRAORDINAIRES

Traduction

par

Charles BAUDELAIRE

Chronologie et introduction

par

Roger ASSELINEAU

Bibliographie mise à jour en 2008

par

Lionel MENASCHÉ

GF Flammarion

© Éditions Flammarion, Paris, 1965
Édition mise à jour en 2010 et en 2020.
ISBN : 978-2-0815-0610-7

INTRODUCTION

De qui sont les *Histoires extraordinaires*, les *Nouvelles histoires extraordinaires* et les *Histoires grotesques et sérieuses* réunies dans ce volume et dans deux volumes frères ? De Poe ou de Baudelaire ? On finit par ne plus savoir et Baudelaire lui-même s'y perdait, qui voyait en Poe un double de lui-même. « Savez-vous pourquoi j'ai si patiemment traduit Poe ? écrivait-il à un ami. Parce qu'il me ressemblait. La première fois que j'ai ouvert un livre de lui, j'ai vu avec épouvante et ravissement non seulement des sujets rêvés par moi, mais des phrases pensées par moi et imitées par lui, vingt ans auparavant. » Ces récits sont d'ailleurs si peu marqués par leur pays d'origine qu'on oublie facilement qu'ils sont l'œuvre d'un écrivain américain et Baudelaire, en les traduisant – en se traduisant lui-même –, leur a conféré une beauté et une pureté qu'ils n'ont pas dans le texte original. Aussi font-ils maintenant partie de notre patrimoine et jouissent-ils en France d'une renommée et d'un prestige que les critiques de langue anglaise ont souvent quelque peine à comprendre. Ils n'ont d'yeux que pour les artifices de Poe et, ne voyant point son art, ils demeurent insensibles aux cris de souffrance, poignants pourtant, que lui arrache sa condition d'homme voué à la solitude et perdu dans un monde infini et hostile.

On a beaucoup attaqué Poe, d'ailleurs. James Russell Lowell le considérait comme fait « de trois cinquièmes de

génie et de deux cinquièmes de fumisterie ». Henry James refusait de le prendre au sérieux. « Le prendre au sérieux, c'est manquer de sérieux soi-même », disait-il. Pour Hemingway, ses contes sont « habiles, merveilleusement construits, mais morts ». Selon Mencken, il écrivait « abominablement », dans une langue digne du Dr Johnson et qui aurait déshonoré le président Harding (dont les discours avaient une solide réputation de platitude). Mais si les romanciers l'ont presque toujours condamné, les poètes, au contraire, ont reconnu sa grandeur. Tennyson l'admirait fraternellement, Yeats le proclamait « grand poète lyrique ». Et en France Mallarmé lui a pieusement élevé le monument d'un sonnet, tandis que Valéry le reconnaissait pour un de ses maîtres.

Qui croire ? La diversité des jugements qu'on a portés sur lui s'explique en fait par la complexité de sa personnalité. De la simple lecture du tableau chronologique placé à la fin de ce volume, il ressort que Poe était tout entier fait de contrastes. Lui qui aurait voulu être un aristocrate du Sud, il n'était qu'un pauvre orphelin né à Boston (et non à Baltimore comme le croyait Baudelaire) de parents acteurs, et recueilli non point par de riches planteurs mais par un vulgaire marchand. Adolescent doué, il ne put poursuivre ses études à l'université. Épris d'indépendance, il fut, faute de ressources, obligé de s'engager dans l'armée. Il aimait le luxe et le faste, mais malgré un labeur acharné il passa presque toute sa vie dans la gêne et connut même la misère la plus sordide. Assoiffé de tendresse et d'amour, il perdit successivement les femmes qu'il aimait : sa mère, puis Virginia, et se vit plus tard éconduit par toutes celles auprès de qui il chercha refuge : Mrs. Shew, Mrs. Whitman, Mrs. Richmond. Il rêvait de gloire littéraire et ne parvint jamais ni à fonder une revue dont il eût été le maître incontesté, ni même à publier un recueil complet de ses contes. Il fut ainsi constamment écartelé entre l'Idéal (la majuscule est de

lui) et le réel. Se heurtant de toutes parts aux refus d'une réalité impitoyable, il préféra vivre en rêve – dans son œuvre – tout en gardant jusqu'au bout sa lucidité, comme le héros d'« Une descente dans le Maelstrom ». Ses contes reflètent ce double aspect de sa personnalité : l'abandon, et la maîtrise de soi, la passivité du rêveur et la claire perception de toutes les implications du réel. Il en était parfaitement conscient lui-même. Ne dit-il pas de Dupin, le héros de « Double assassinat dans la rue Morgue » : « Je m'amusais à l'idée d'un Dupin créateur et d'un Dupin analyste » ? Il convient donc d'examiner tour à tour Poe créateur inspiré, et Poe analyste lucide et raisonnable.

Les *Histoires extraordinaires* sont dominées par le plus instinctif des sentiments : la peur, qui y est presque partout présente. L'intention de Poe est de nous faire à tout moment éprouver les mêmes sentiments que le narrateur de « La Chute de la maison Usher » : « Je sentais se glisser en moi, par une gradation lente, mais sûre, l'étrange influence de ses superstitions fantastiques et contagieuses... Une insurmontable terreur pénétra graduellement tout mon être, et à la longue une angoisse sans motif, un vrai cauchemar vint s'asseoir sur mon cœur. » L'univers des contes de Poe est effectivement un monde de cauchemar. On s'y meut parmi des paysages désertiques et ravagés où stagnent des eaux mortes et silencieuses et où se dressent de loin en loin de sombres demeures féodales, lugubres témoins de tout un passé horrible et mystérieux. À l'intérieur de ces châteaux sinistres, tout est inquiétant car tout est sombre, depuis les meubles jusqu'aux fenêtres elles-mêmes, qui sont le plus souvent d'une couleur si sombre (le mot « sombre » revient sans cesse dans ces descriptions) que les rayons du soleil ou de la lune qui les traversent projettent sur les objets une lumière blafarde. C'est d'ailleurs en pleine nuit

le plus souvent ou au milieu de tempêtes effrayantes coupées d'éclairs que se déroule l'action. Quant aux personnages, ce sont tous des solitaires, des déséquilibrés à l'hérédité chargée, qui parfois s'adonnent à l'alcool ou à l'opium. Ils se sentent traqués, menacés, sur le point de perdre la raison ou la vie, et bientôt effectivement ils meurent ou tuent dans des circonstances horribles.

Devant une telle accumulation de détails atroces, le lecteur est amené à se demander si Poe était sincère en composant ces contes. Les écrivait-il pour flatter bassement les goûts de son public et parce que telle était alors la mode, ou exprimait-il ainsi la peur qu'il éprouvait lui-même au plus profond de son être ? Doit-on voir en lui un faiseur ou un génie tourmenté ? On peut hésiter. Il existait en effet avant lui toute une tradition du conte noir et une abondante floraison de contes fantastiques de Mrs. Ratcliffe à Charles Brockden Brown en passant par Hoffmann dont il connaissait les œuvres. Aussi certains n'ont-ils vu en lui qu'un mystificateur. Et certes, en plus d'un endroit, Poe affecte de se moquer et parle avec détachement des horreurs qu'il relate. Dans « L'Inhumation prématurée », par exemple – que Baudelaire pour cela même sans doute s'est abstenu de traduire –, il tient sur les contes fantastiques des propos d'un scepticisme surprenant.

Cependant, malgré ses demi-railleries occasionnelles, la peur l'emporte et l'on est bien obligé de conclure que ces « histoires extraordinaires » étaient plus pour lui que de simples exercices littéraires. Elles l'engageaient tout entier. Il n'y a là aucune tentative de mystification. Sa vie tragique et déchirée n'en apporte-t-elle pas la preuve ? Même s'il s'est parfois comporté en acteur, il faut admettre qu'il s'est très vite pris à son propre jeu et tué au dernier acte avec un vrai poignard. N'a-t-il pas déclaré lui-même en 1840 dans la préface de ses *Contes grotesques et fantastiques* : « Si beaucoup de mes œuvres

ont la terreur pour sujet, j'affirme que cette terreur ne provient pas de l'Allemagne, mais de mon âme » ?

Cette terreur qui hantait son âme, comme toute peur d'ailleurs, les psychologues le savent bien, était en dernière analyse une terreur panique de la mort et de l'anéantissement. On le voit en particulier dans ses descriptions d'agonies, dans « Ligeia » notamment, et dans les contes où il évoque l'horreur indicible qui accable l'âme du héros au moment où il va être englouti dans un abîme sans fond (« Manuscrit trouvé dans une bouteille »). Cette horreur l'obsède et le fascine. Aussi s'attarde-t-il avec complaisance sur des cas d'inhumation prématurée et accumule-t-il avec un plaisir pervers les détails macabres et répugnants, notamment les cadavres dans un état de décomposition avancée. D'autre part, cette claustrophobie et cette nécrophilie latentes se compliquent de sadisme. Les meurtriers à demi fous de Poe s'ingénient à faire souffrir leurs victimes et les tuent avec une sauvagerie démoniaque. Puis, leur forfait commis, cédant à ce que Poe appelle « cet amour du cœur pour sa propre torture », autrement dit leur masochisme instinctif, ils s'accusent publiquement pour subir leur châtement et souffrir à leur tour. Metzengerstein, Roderick Usher et tous les assassins qui peuplent ses contes fantastiques sont ainsi irrésistiblement entraînés par un désir passionné de destruction et d'anéantissement.

Tout se passe comme si Poe laissait constamment remonter du plus profond de lui-même des pensées horribles et des sentiments invouables. Ses contes lui étaient, semble-t-il, dans une large mesure imposés et dictés par les obsessions qui le tourmentaient. Ce ne sont point des fictions gratuites, mais des confessions voilées – presque toujours écrites à la première personne, d'ailleurs. « Poe est l'écrivain des nerfs », reconnaissait Baudelaire – s'il écrivait de nos jours, c'est le mot « névroses » qu'il aurait

ici employé. Il n'est donc pas étonnant que les psychanalystes se soient intéressés au cas de Poe. Marie Bonaparte, entre autres spécialistes, a minutieusement analysé la plupart de ses contes et montré de façon fort convaincante que chacun d'eux est un palimpseste où il faut tâcher de lire, sous le texte apparent, le texte presque complètement effacé, la confession secrète.

Cependant, même dans ses contes fantastiques, Poe ne délire point. L'analyste et le logicien à tout moment interviennent et remettent de l'ordre dans l'œuvre du créateur inspiré. Les données de son imagination morbide sont toujours soumises à une méthode sévère et présentées sous la forme d'un enchaînement logique et clair d'événements liés entre eux par des rapports de cause à effet. Pour Poe, inspiration et raison sont conciliables et il sait effectivement tenir la balance égale entre elles dans ses contes fantastiques. Cependant, si grand était l'attrait qu'exerçait sur lui la raison qu'il a composé avec elle seule pour guide toute une série de contes qu'à cause de cela il a appelés *Contes de ratiocination*. Ce sont : « Double assassinat dans la rue Morgue », « La Lettre volée », « Le Scarabée d'or », « Le Mystère de Marie Roget », « Le Joueur d'échecs de Maelzel ». La raison y triomphe au point qu'il va jusqu'à nier dans un passage du « Mystère de Marie Roget » l'existence du surnaturel, et le début de « Double assassinat dans la rue Morgue » est une manière de profession de foi rationaliste. Poe y vante le plaisir que procure « cette activité spirituelle dont la fonction est de débrouiller », même lorsque les occasions de mettre ces talents en jeu sont aussi « triviales » que « des énigmes, des rébus, des hiéroglyphes ». Il voulait dire par là des cryptogrammes – et il en était en effet passionné. Alors qu'il était rédacteur en chef de *Graham's Magazine*, il défia ses lecteurs de lui envoyer un cryptogramme dont il ne saurait pas déchiffrer le sens. Il en reçut deux, qu'il réussit effectivement à décoder. Il

était très fier de son habileté et en fit parade dans « Le Scarabée d'or ».

Bien entendu, il ne s'attaqua pas seulement à des problèmes aussi abstraits. Les énigmes policières ne lui semblaient pas indignes de son attention et il entreprit d'en résoudre une qui avait déjoué les efforts de la police de New York. Il s'agissait du meurtre d'une jeune fille nommée Mary Cecilia Rogers dont le corps avait été retrouvé dans l'Hudson. Poe transposa le meurtre à Paris, confia l'enquête à Dupin, son héros imaginaire, et démontra que le coupable ne pouvait être qu'un amant de la jeune femme, et très probablement un marin. Il prétendit plus tard que ses conclusions s'étaient vérifiées. Le responsable de cette mort, un officier de marine, avait avoué, assurait-il, que Mary Rogers était décédée des suites d'une tentative d'avortement.

La foi de Poe en ses propres facultés d'analyse était telle qu'aucun problème ne lui paraissait insoluble, pas même l'énigme de la création dont il prétendit – et crut – avoir trouvé la solution dans *Eurêka*. Mais il s'agit en fait dans ce « poème en prose », ainsi qu'il l'appelait, moins de vérités patiemment démontrées et soigneusement établies que d'intuitions fulgurantes. Comme l'a fait remarquer Raymond Queneau, la solution d'un problème difficile n'est « évidente » qu'après coup ; il faut du génie pour la trouver. Si Dupin n'en avait pas eu, ses impeccables déductions seraient tombées à faux.

Cela n'empêche point que Poe savait avec la plus grande habileté décomposer un mécanisme intellectuel, résoudre un problème et, selon un processus inverse, édifier pièce par pièce la mystification la plus plausible et la plus convaincante. C'est ce qu'il fit lorsqu'il publia en 1844 dans le *New York Sun* le récit intitulé « Le Canard au ballon », qui raconte la traversée de l'Atlantique en trois jours par un ballon dirigeable. Les faits rapportés étaient si rationnellement présentés que tout le monde

s'arracha à prix d'or le journal qui contenait cette extraordinaire nouvelle. Par ce tour de force, en appliquant avec rigueur à des données scientifiques la méthode de De Foe dans *Robinson Crusôé*, Poe avait en somme créé le roman d'anticipation tel qu'il a plus tard été pratiqué par Jules Verne et H.G. Wells et même tel qu'il est récemment devenu sous le nom franglais de « science-fiction ».

« Double assassinat dans la rue Morgue » a été construit selon la même méthode puisqu'il a d'abord fallu que Poe combinât soigneusement les diverses péripéties du meurtre avec le même minutieux souci de la logique et de la vraisemblance que s'il avait dû en publier le récit dans la presse et le faire passer pour vrai auprès du public. Après quoi il ne lui est plus resté qu'à présenter les événements dans l'ordre inverse en partant des cadavres encore chauds et en remontant jusqu'à l'assassin. C'est là un jeu purement intellectuel. Ce qui compte est la découverte du coupable et non point l'analyse de ses mobiles. Cela est si vrai que dans « Double assassinat dans la rue Morgue » l'assassin n'est même pas un homme, mais un orang-outang.

Ainsi, au terme de son application de la logique à la littérature d'imagination, Poe a découvert le roman policier. Certes, Voltaire avait imaginé *Zadig*, mais Dupin et son compagnon sont les ancêtres immédiats de Sherlock Holmes et du Dr Watson et, par leur intermédiaire, de la postérité innombrable que l'on sait.

Le roman policier permet à chacun, de nos jours, lorsque les contraintes sociales se font trop lourdes, de tuer impunément et même avec bonne conscience. C'était déjà sans doute le genre de satisfaction que Poe y recherchait. Comme l'a fait remarquer Joseph Wood Krutch : « Poe a inventé le roman policier pour ne pas devenir fou. »

Mais il avait à sa disposition un autre dérivatif : le conte grotesque. Il lui arrivait pour échapper à sa folie latente d'actionner la soupape de sûreté de l'humour. C'est là un aspect assez inattendu du génie de Poe que l'on a souvent négligé, à commencer par Baudelaire qui, alors qu'il avait traduit toutes les histoires sérieuses, n'a fait connaître au public français que quelques-uns des contes « grotesques ». C'est seulement en 1950 que Léon Lemonnier a traduit les autres¹.

Ces contes grotesques de Poe sont essentiellement des parodies, tantôt de lui-même, tantôt des autres, ou, si l'on veut, de lui-même en même temps que des autres puisqu'il y raille souvent le conte fantastique alors à la mode, et qu'en raison d'affinités électives il pratiquait lui-même. Comment le raisonneur lucide qui était en lui ne se serait-il pas moqué des fantômes évoqués par le névrosé ? Il les exorcisait du même coup, pour un temps du moins. C'est du jeu de ces dissonances que naît l'humour très particulier – et très grinçant – de Poe. Grâce à l'humour, en tout cas, il parvenait à superposer et dans une certaine mesure à réconcilier ses deux visions opposées du monde : l'une, grouillante de monstres, l'autre harmonieusement logique. C'est ce qu'a très bien vu André Breton qui ménagea une place à Poe dans son *Anthologie de l'humour noir* aux côtés de Jonathan Swift et d'Alfred Jarry. Voici en quels termes d'ailleurs il justifie son choix : « Une telle contradiction [*entre les deux aspects opposés du génie de Poe*] suffirait, à elle seule, à être génératrice d'humour, soit que celui-ci éclate nerveusement du conflit entre les facultés logiques exceptionnelles, la haute tenue intellectuelle et les brouillards de l'ivresse (“L'Ange du bizarre”), soit que, sous sa forme la plus ténébreuse, il rôde autour des inconséquences humaines que révèlent certains états morbides (“Le

1. Dans la collection des classiques Garnier.

Démon de la perversité”). » Écartelé entre ses névroses et sa lucidité, bafoué par la vie, Poe refusait en effet d'accepter sa défaite et prenait parfois le parti de rire de ses misères plutôt que d'en pleurer. Son humour est l'expression de ce désespoir courageusement camouflé, de ce défi du vaincu à un destin qui l'accable. Il est, en un sens, comme le dit très justement Breton, « une révolte supérieure de l'esprit ».

Les contes de Poe sont donc d'une étonnante variété en même temps que d'une singulière unité. Aussi peut-on les lire et les relire sans se lasser ni se mépriser. Ils sont l'œuvre d'un poète qui s'y est mis tout entier, bien qu'il n'y paraisse point au premier abord, mais on le comprend très vite et dès lors on le sent à tout moment. Chacun de nous se rend compte bientôt qu'il est cet hypocrite lecteur, le frère et le semblable de l'auteur que Baudelaire apostrophe au seuil des *Fleurs du mal*. Les masques, tragique, comique et autres, que Poe a cru bon de se mettre sur le visage agacent parfois. On a envie de les lui arracher, mais c'est impossible : ils lui collent à la peau. Certains effets à la réflexion peuvent paraître naïfs et trop gros et nous avons connu à notre époque des raisons bien plus réelles d'avoir peur que celles qui font hurler ses fous ; pourtant, nous ne pouvons nous empêcher de frissonner en parcourant cet univers de cauchemar. Le charme opère toujours. Comme Mme du Deffand, nous ne croyons plus aux fantômes, mais nous en avons toujours peur. Les terreurs ancestrales de la nuit, de la mort, du silence et du néant ont conservé toute leur efficacité. L'œuvre de Poe ne vieillit pas.

Roger ASSELINEAU

HISTOIRES
EXTRAORDINAIRES

CETTE TRADUCTION EST DÉDIÉE

À

MARIA CLEMM

À LA MÈRE ENTHOUSIASTE ET DÉVOUÉE À
CELLE POUR QUI LE POÈTE A ÉCRIT CES VERS

Parce que je sens que, là-haut dans les Cieux,
Les Anges, quand ils se parlent doucement à l'oreille,
Ne trouvent pas, parmi leurs termes brûlants d'amour,
D'expression plus fervente que celle de *mère*,
Je vous ai dès longtemps justement appelée de ce grand nom,
Vous qui êtes plus qu'une mère pour moi
Et remplissez le sanctuaire de mon cœur où la Mort vous a
En affranchissant l'âme de ma Virginia. [installée
Ma mère, ma propre mère, qui mourut de bonne heure,
N'était que *ma* mère, à moi ; mais vous,
Vous êtes la mère de celle que j'aimais si tendrement,
Et ainsi vous m'êtes plus chère que la mère que j'ai
De tout un infini, – juste comme ma femme [connue
Était plus chère à mon âme que celle-ci à sa propre
[essence.

C. B.

EDGAR POE,
SA VIE ET SES ŒUVRES
par Charles BAUDELAIRE

... Quelque maître malheureux à qui l'inexorable Fatalité a donné une chasse acharnée, toujours plus acharnée, jusqu'à ce que ses chants n'aient plus qu'un unique refrain, jusqu'à ce que les chants funèbres de son Espérance aient adopté ce mélancolique refrain : « Jamais ! Jamais plus ! »

EDGAR POE. – *Le Corbeau.*

Sur son trône d'airain le Destin, qui s'en raille,
Imbibe leur éponge avec du fiel amer,
Et la nécessité les tord dans sa tenaille.

THÉOPHILE GAUTIER. – *Ténèbres.*

I

Dans ces derniers temps, un malheureux fut amené devant nos tribunaux, dont le front était illustré d'un rare et singulier tatouage : *Pas de chance !* Il portait ainsi au-dessus de ses yeux l'étiquette de sa vie, comme un livre son titre, et l'interrogatoire prouve que ce bizarre écriteau était cruellement véridique. Il y a, dans l'histoire littéraire, des destinées analogues, de vraies damnations, – des hommes qui portent le mot *guignon* écrit en caractères mystérieux dans les plis sinueux de leur front. L'Ange aveugle de l'expiation s'est emparé d'eux et les

fouette à tour de bras pour l'édification des autres. En vain leur vie montre-t-elle des talents, des vertus, de la grâce ; la société a pour eux un anathème spécial, et accuse en eux les infirmités que sa persécution leur a données. – Que ne fit pas Hoffmann pour désarmer la destinée, et que n'entreprit pas Balzac pour conjurer la fortune ? – Existe-t-il donc une Providence diabolique qui prépare le malheur dès le berceau, – qui jette avec *préméditation* des natures spirituelles et angéliques dans des milieux hostiles, comme des martyrs dans les cirques ? Y a-t-il donc des âmes *sacrées*, vouées à l'autel, condamnées à marcher à la mort et à la gloire à travers leurs propres ruines ? Le cauchemar des *Ténèbres* assiègera-t-il éternellement ces âmes de choix ? Vainement elles se débattent, vainement elles se forment au monde, à ses prévoyances, à ses ruses ; elles perfectionneront la prudence, boucheront toutes les issues, matelasseront les fenêtres contre les projectiles du hasard ; mais le Diable entrera par une serrure ; une perfection sera le défaut de leur cuirasse, et une qualité superlative le germe de leur damnation.

*L'aigle, pour le briser, du haut du firmament,
Sur leur front découvert, lâchera la tortue,
Car ils doivent périr inévitablement.*

Leur destinée est écrite dans toute leur constitution, elle brille d'un éclat sinistre dans leurs regards et dans leurs gestes, elle circule dans leurs artères avec chacun de leurs globules sanguins.

Un écrivain célèbre de notre temps a écrit un livre pour démontrer que le poète ne pouvait trouver une bonne place ni dans une société démocratique ni dans une aristocratique, pas plus dans une république que dans une monarchie absolue ou tempérée. Qui donc a su lui répondre péremptoirement ? J'apporte aujourd'hui une nouvelle légende à l'appui de sa thèse, j'ajoute un saint

nouveau au martyrologe : j'ai à écrire l'histoire d'un de ces illustres malheureux, trop riche de poésie et de passion, qui est venu, après tant d'autres, faire en ce bas monde le rude apprentissage du génie chez les âmes inférieures.

Lamentable tragédie que la vie d'Edgar Poe ! Sa mort, dénouement horrible dont l'horreur est accrue par la trivialité ! – De tous les documents que j'ai lus est résultée pour moi la conviction que les États-Unis ne furent pour Poe qu'une vaste prison qu'il parcourait avec l'agitation fiévreuse d'un être fait pour respirer dans un monde plus normal, – qu'une grande barbarie éclairée au gaz, – et que sa vie intérieure, spirituelle de poète ou même d'ivrogne n'était qu'un effort perpétuel pour échapper à l'influence de cette atmosphère antipathique. Impitoyable dictature que celle de l'opinion dans les sociétés démocratiques ; n'implorez d'elle ni charité, ni indulgence, ni élasticité quelconque dans l'application de ses lois aux cas multiples et complexes de la vie morale. On dirait que de l'amour impie de la liberté est née une tyrannie nouvelle, la tyrannie des bêtes, ou zoocratie, qui par son insensibilité féroce ressemble à l'idole de Jaggernaut. – Un biographe nous dira gravement – il est bien intentionné, le brave homme – que Poe, s'il avait voulu régulariser son génie et appliquer ses facultés créatrices d'une manière plus appropriée au sol américain, aurait pu devenir un auteur à argent, *a money making author* ; – un autre, – un naïf cynique, celui-là, – que, quelque beau que soit le génie de Poe, il eût mieux valu pour lui n'avoir que du talent, le talent s'escomptant toujours plus facilement que le génie. Un autre, qui a dirigé des journaux et des revues, un ami du poète, avoue qu'il était difficile de l'employer et qu'on était obligé de le payer moins que d'autres, parce qu'il écrivait dans un style trop au-dessus du vulgaire. *Quelle odeur de magasin !* comme disait Joseph de Maistre.

Quelques-uns ont osé davantage, et, unissant l'inintelligence la plus lourde de son génie à la férocité de l'hypocrisie bourgeoise, l'ont insulté à l'envi; et, après sa soudaine disparition, ils ont rudement morigéné ce cadavre, — particulièrement M. Rufus Griswold, qui, pour rappeler ici l'expression vengeresse de M. George Graham, a commis alors une immortelle infamie. Poe, éprouvant peut-être le sinistre pressentiment d'une fin subite, avait désigné MM. Griswold et Willis pour mettre ses œuvres en ordre, écrire sa vie et restaurer sa mémoire. Ce pédagogue-vampire a diffamé longuement son ami dans un énorme article, plat et haineux, juste en tête de l'édition posthume de ses œuvres. — Il n'existe donc pas en Amérique d'ordonnance qui interdise aux chiens l'entrée des cimetières? — Quant à M. Willis, il a prouvé, au contraire, que la bienveillance et la décence marchaient toujours avec le véritable esprit, et que la charité envers nos confrères, qui est un devoir moral, était aussi un des commandements du goût.

Causez de Poe avec un Américain, il avouera peut-être son génie, peut-être même s'en montrera-t-il fier; mais, avec un ton sardonique supérieur qui sent son homme positif, il vous parlera de la vie débraillée du poète, de son haleine alcoolisée qui aurait pris feu à la flamme d'une chandelle, de ses habitudes vagabondes; il vous dira que c'était un être erratique et hétéroclite, une planète désorbitée, qu'il roulait sans cesse de Baltimore à New York, de New York à Philadelphie, de Philadelphie à Boston, de Boston à Baltimore, de Baltimore à Richmond. Et si, le cœur ému par ces préludes d'une histoire navrante, vous donnez à entendre que l'individu n'est peut-être pas seul coupable et qu'il doit être difficile de penser et d'écrire commodément dans un pays où il y a des millions de souverains, un pays sans capitale à proprement parler et sans aristocratie, — alors vous verrez

ses yeux s'agrandir et jeter des éclairs, la bave du patriotisme souffrant lui monter aux lèvres, et l'Amérique, par sa bouche, lancer des injures à l'Europe, sa vieille mère, et à la philosophie des anciens jours.

Je répète que pour moi la persuasion s'est faite qu'Edgar Poe et sa patrie n'étaient pas de niveau. Les États-Unis sont un pays gigantesque et enfant, naturellement jaloux du vieux continent. Fier de son développement matériel, anormal et presque monstrueux, ce nouveau venu dans l'histoire a une foi naïve dans la toute-puissance de l'industrie ; il est convaincu, comme quelques malheureux parmi nous, qu'elle finira par manger le Diable. Le temps et l'argent ont là-bas une valeur si grande ! L'activité matérielle, exagérée jusqu'aux proportions d'une manie nationale, laisse dans les esprits bien peu de place pour les choses qui ne sont pas de la terre. Poe, qui était de bonne souche, et qui d'ailleurs professait que le grand malheur de son pays était de n'avoir pas d'aristocratie de race, attendu, disait-il, que chez un peuple sans aristocratie le culte du Beau ne peut que se corrompre, s'amoindrir et disparaître, – qui accusait chez ses concitoyens, jusque dans leur luxe emphatique et coûteux, tous les symptômes du mauvais goût caractéristique des parvenus, – qui considérait le Progrès, la grande idée moderne, comme une extase de gobe-mouches, et qui appelait les *perfectionnements* de l'habitable humain des cicatrices et des abominations rectangulaires, – Poe était là-bas un cerveau singulièrement solitaire. Il ne croyait qu'à l'immuable, à l'éternel, au *selfsame*, et il jouissait – cruel privilège dans une société amoureuse d'elle-même ! – de ce grand bon sens à la Machiavel qui marche devant le sage, comme une colonne lumineuse, à travers le désert de l'histoire. – Qu'eût-il pensé, qu'eût-il écrit, l'infortuné, s'il avait entendu la théologienne du sentiment supprimer l'Enfer par amitié pour le genre humain, le philosophe

du chiffre proposer un système d'assurances, une souscription à un sou par tête pour la suppression de la guerre, – et l'abolition de la peine de mort et de l'orthographe, ces deux folies corrélatives! – et tant d'autres malades qui écrivent, *l'oreille inclinée au vent*, des fantaisies giratoires aussi flatueuses que l'élément qui les leur dicte? – Si vous ajoutez à cette vision impeccable du vrai, véritable infirmité dans de certaines circonstances, une délicatesse exquise de sens qu'une note fausse torturait, une finesse de goût que tout, excepté l'exacte proportion, révoltait, un amour insatiable du Beau, qui avait pris la puissance d'une passion morbide, vous ne vous étonnerez pas que pour un pareil homme la vie soit devenue un enfer, et qu'il ait mal fini; vous admirerez qu'il ait pu *durer* aussi longtemps.

II

La famille de Poe était une des plus respectables de Baltimore. Son grand-père maternel avait servi comme *quarter-master-general* dans la guerre de l'Indépendance, et La Fayette l'avait en haute estime et amitié. Celui-ci, lors de son dernier voyage aux États-Unis, voulut voir la veuve du général et lui témoigner sa gratitude pour les services que lui avait rendus son mari. Le bisaïeul avait épousé une fille de l'amiral anglais Mac Bride, qui était allié avec les plus nobles maisons d'Angleterre. David Poe, père d'Edgar et fils du général, s'éprit violemment d'une actrice anglaise, Elisabeth Arnold, célèbre par sa beauté; il s'enfuit avec elle et l'épousa. Pour mêler plus intimement sa destinée à la sienne, il se fit comédien et parut avec sa femme sur différents théâtres, dans les principales villes de l'Union. Les deux époux moururent à Richmond presque en même temps, laissant dans l'abandon et le dénuement le plus complet trois enfants en bas âge, dont Edgar.

Edgar Poe était né à Baltimore, en 1813. – C'est d'après son propre dire que je donne cette date, car il a réclamé contre l'affirmation de Griswold, qui place sa naissance en 1811. – Si jamais l'esprit de roman, pour me servir d'une expression de notre poète, a présidé à une naissance, – esprit sinistre et orageux ! – certes, il présida à la sienne. Poe fut véritablement l'enfant de la passion et de l'aventure. Un riche négociant de la ville, M. Allan, s'éprit de ce joli malheureux que la nature avait doté d'une manière charmante, et, comme il n'avait pas d'enfants, il l'adopta. Celui-ci s'appela donc désormais Edgar Allan Poe. Il fut ainsi élevé dans une belle aisance et dans l'espérance légitime d'une de ces fortunes qui donnent au caractère une superbe certitude. Ses parents adoptifs l'emmenèrent dans un voyage qu'ils firent en Angleterre, en Écosse et en Irlande, et, avant de retourner dans leur pays, ils le laissèrent chez le docteur Bransby, qui tenait une importante maison d'éducation à Stoke-Newington, près de Londres. – Poe a lui-même, dans *William Wilson*, décrit cette étrange maison bâtie dans le vieux style d'Élisabeth et les impressions de sa vie d'écolier.

Il revint à Richmond en 1822, et continua ses études en Amérique, sous la direction des meilleurs maîtres de l'endroit. À l'université de Charlottesville, où il entra en 1825, il se distingua non seulement par une intelligence quasi miraculeuse, mais aussi par une abondance presque sinistre de passions, – une précocité vraiment américaine, – qui finalement fut la cause de son expulsion. Il est bon de noter en passant que Poe avait déjà, à Charlottesville, manifesté une aptitude des plus remarquables pour les sciences physiques et mathématiques. Plus tard il en fera un usage fréquent dans ses étranges contes, et en tirera des moyens très inattendus. Mais j'ai des raisons de croire que ce n'est pas à cet ordre de compositions qu'il attachait le plus d'importance, et que – peut-être même

à cause de cette précoce aptitude – il n'était pas loin de les considérer comme de *faciles* jongleries, comparative-ment aux ouvrages de pure imagination. – Quelques malheureuses dettes de jeu amenèrent une brouille momentanée entre lui et son père adoptif, et Edgar – fait des plus curieux et qui prouve, quoi qu'on ait dit, une dose de chevalerie assez forte dans son impressionnable cerveau – conçut le projet de se mêler à la guerre des Hellènes et d'aller combattre les Turcs. Il partit donc pour la Grèce. – Que devint-il en Orient ? Qu'y fit-il ? Étudia-t-il les rivages classiques de la Méditerranée ? – Pourquoi le trouvons-nous à Saint-Pétersbourg, sans passeport, compromis, et dans quelle sorte d'affaire, obligé d'en appeler au ministre américain, Henry Middleton, pour échapper à la pénalité russe et retourner chez lui ? – On l'ignore ; il y a là une lacune que lui seul aurait pu combler. La vie d'Edgar Poe, sa jeunesse, ses aventures en Russie et sa correspondance ont été longtemps annoncées par les journaux américains et n'ont jamais paru.

Revenu en Amérique en 1829, il manifesta le désir d'entrer à l'école militaire de West Point ; il y fut admis en effet, et, là comme ailleurs, il donna les signes d'une intelligence admirablement douée, mais indisciplinable, et, au bout de quelques mois, il fut rayé. – En même temps se passait dans sa famille adoptive un événement qui devait avoir les conséquences les plus graves sur toute sa vie. Mme Allan, pour laquelle il semble avoir éprouvé une affection réellement filiale, mourait, et M. Allan épousait une femme toute jeune. Une querelle domestique prend ici place – une histoire bizarre et ténébreuse que je ne peux pas raconter, parce qu'elle n'est clairement expliquée par aucun biographe. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner qu'il se soit définitivement séparé de M. Allan, et que celui-ci, qui eut des enfants de son second mariage, l'ait complètement frustré de sa succession.

Peu de temps après avoir quitté Richmond, Poe publia un petit volume de poésies ; c'était en vérité une aurore éclatante. Pour qui sait sentir la poésie anglaise, il y a là déjà l'accent extra-terrestre, le calme dans la mélancolie, la solennité délicieuse, l'expérience précoce, – j'allais, je crois, dire *expérience innée*, – qui caractérisent les grands poètes.

La misère le fit quelque temps soldat, et il est présumable qu'il se servit des lourds loisirs de la vie de garnison pour préparer les matériaux de ses futures compositions, – compositions étranges, qui semblent avoir été créées pour nous démontrer que l'étrangeté est une des parties intégrantes du Beau. Rentré dans la vie littéraire, le seul élément où puissent respirer certains êtres déclassés, Poe se mourait dans une misère extrême, quand un hasard heureux le releva. Le propriétaire d'une revue venait de fonder deux prix, l'un pour le meilleur conte, l'autre pour le meilleur poème. Une écriture singulièrement belle attira les yeux de M. Kennedy, qui présidait le comité, et lui donna l'envie d'examiner lui-même les manuscrits. Il se trouva que Poe avait gagné les deux prix ; mais un seul lui fut donné. Le président de la commission fut curieux de voir l'inconnu. L'éditeur du journal lui amena un jeune homme d'une beauté frappante, en guenilles, boutonné jusqu'au menton, et qui avait l'air d'un gentilhomme aussi fier qu'affamé. Kennedy se conduisit bien. Il fit faire à Poe la connaissance d'un M. Thomas White, qui fondait à Richmond le *Southern Literary Messenger*. M. White était un homme d'audace, mais sans aucun talent littéraire ; il lui fallait un aide. Poe se trouva donc tout jeune, – à vingt-deux ans, – directeur d'une revue dont la destinée reposait tout entière sur lui. Cette prospérité, il la créa. Le *Southern Literary Messenger* a reconnu depuis lors que c'était à cet excentrique maudit, à cet ivrogne incorrigible qu'il devait sa clientèle et sa fructueuse notoriété. C'est dans

ce *magazine* que parut pour la première fois l'*Aventure sans pareille d'un certain Hans Pfaall*, et plusieurs autres contes que nos lecteurs verront défiler sous leurs yeux. Pendant près de deux ans, Edgar Poe, avec une ardeur merveilleuse, étonna son public par une série de compositions d'un genre nouveau et par des articles critiques dont la vivacité, la netteté, la sévérité raisonnées étaient bien faites pour attirer les yeux. Ces articles portaient sur des livres de tout genre, et la forte éducation que le jeune homme s'était faite ne le servit pas médiocrement. Il est bon qu'on sache que cette besogne considérable se faisait pour cinq cents dollars, c'est-à-dire deux mille sept cents francs par an. — *Immédiatement*, — dit Griswold, ce qui veut dire : « Il se croyait assez riche, l'imbécile ! » — il épousa une jeune fille, belle, charmante, d'une nature aimable et héroïque, mais *ne possédant pas un sou*, — ajoute le même Griswold avec une nuance de dédain. C'était une demoiselle Virginia Clemm, sa cousine.

Malgré les services rendus à son journal, M. White se brouilla avec Poe au bout de deux ans, à peu près. La raison de cette séparation se trouve évidemment dans les accès d'hypocondrie et les crises d'ivrognerie du poète, — accidents caractéristiques qui assombrissaient son ciel spirituel, comme ces nuages lugubres qui donnent soudainement au plus romantique paysage un air de mélancolie en apparence irréparable. — Dès lors, nous verrons l'infortuné déplacer sa tente, comme un homme du désert, et transporter ses légers pénates dans les principales villes de l'Union. Partout, il dirigera des revues ou y collaborera d'une manière éclatante. Il répandra avec une éblouissante rapidité des articles critiques, philosophiques, et des contes pleins de magie qui paraissent réunis sous le titre de *Tales of the Grotesque and the Arabesque* — titre remarquable et intentionnel, car les ornements grotesques et arabesques repoussent la figure

humaine, et l'on verra qu'à beaucoup d'égards la littérature de Poe est extra ou supra-humaine. Nous apprendrons par des notes blessantes et scandaleuses insérées dans les journaux que M. Poe et sa femme se trouvent dangereusement malades à Fordham et dans une absolue misère. Peu de temps après la mort de Mme Poe, le poète subit les premières attaques du *delirium tremens*. Une note nouvelle paraît soudainement dans un journal, – celle-là plus que cruelle, – qui accuse son mépris et son dégoût du monde et lui fait un de ces procès de tendance, véritables réquisitoires de l'opinion, contre lesquels il eut toujours à se défendre, – une des luttes les plus stérilement fatigantes que je connaisse.

Sans doute, il gagnait de l'argent, et ses travaux littéraires pouvaient à peu près le faire vivre. Mais j'ai les preuves qu'il avait sans cesse de dégoûtantes difficultés à surmonter. Il rêva, comme tant d'autres écrivains, une *Revue* à lui, il voulut être *chez lui*, et le fait est qu'il avait suffisamment souffert pour désirer ardemment cet abri définitif pour sa pensée. Pour arriver à ce résultat, pour se procurer une somme d'argent suffisante, il eut recours aux *lectures*. On sait ce que sont ces lectures, – une espèce de spéculation, le Collège de France mis à la disposition de tous les littérateurs, l'auteur ne publiant sa *lecture* qu'après qu'il en a tiré toutes les recettes qu'elle peut rendre. Poe avait déjà donné à New York une *lecture* d'*Eurêka*, son poème cosmogonique, qui avait même soulevé de grosses discussions. Il imagina cette fois de donner des *lectures* dans son pays, dans la Virginie. Il comptait, comme il l'écrivait à Willis, faire une tournée dans l'Ouest et le Sud, et il espérait le concours de ses amis littéraires et de ses anciennes connaissances de collègue et de West Point. Il visita donc les principales villes de la Virginie, et Richmond revit celui qu'on y avait connu si jeune, si pauvre, si délabré. Tous ceux qui n'avaient pas vu Poe depuis les jours de son obscurité

accoururent en foule pour contempler leur illustre compatriote. Il apparut, beau, élégant, correct comme le génie. Je crois même que, depuis quelque temps, il avait poussé la condescendance jusqu'à se faire admettre dans une société de tempérance. Il choisit un thème aussi large qu'élevé : *le Principe de la Poésie*, et il le développa avec cette lucidité qui est un de ses privilèges. Il croyait, en vrai poète qu'il était, que le but de la poésie est de même nature que son principe, et qu'elle ne doit pas avoir en vue autre chose qu'elle-même.

Le bel accueil qu'on lui fit inonda son pauvre cœur d'orgueil et de joie ; il se montrait tellement enchanté qu'il parlait de s'établir définitivement à Richmond et de finir sa vie dans les lieux que son enfance lui avait rendus chers. Cependant, il avait affaire à New York, et il partit le 4 octobre, se plaignant de frissons et de faiblesses. Se sentant toujours assez mal en arrivant à Baltimore, le 6, au soir, il fit porter ses bagages à l'embarcadère d'où il devait se diriger sur Philadelphie, et entra dans une taverne pour y prendre un excitant quelconque. Là, malheureusement il rencontra de vieilles connaissances et s'attarda. Le lendemain matin, dans les pâles ténèbres du petit jour, un cadavre fut trouvé sur la voie, – est-ce ainsi qu'il faut dire ? – non, un corps vivant encore, mais que la Mort avait déjà marqué de sa royale estampille. Sur ce corps, dont on ignorait le nom, on ne trouva ni papiers ni argent, et on le porta dans un hôpital. C'est là que Poe mourut le soir même du dimanche 7 octobre 1849, à l'âge de trente-sept ans, vaincu par le *delirium tremens*, ce terrible visiteur qui avait déjà hanté son cerveau une ou deux fois. Ainsi disparut de ce monde un des plus grands héros littéraires, l'homme de génie qui avait écrit dans *le Chat noir* ces mots fatidiques : *Quelle maladie est comparable à l'alcool !*

Cette mort est presque un suicide, – un suicide préparé depuis longtemps. Du moins, elle en causa le scandale.

La clameur fut grande, et la *vertu* donna carrière à son *cant* emphatique, librement et voluptueusement. Les oraisons funèbres les plus indulgentes ne purent pas ne pas donner place à l'inévitable morale bourgeoise, qui n'eut garde de manquer une si admirable occasion. M. Griswold diffama ; M. Willis, sincèrement affligé, fut mieux que convenable. – Hélas, celui qui avait franchi les hauteurs les plus ardues de l'esthétique et plongé dans les abîmes les moins explorés de l'intellect humain, celui qui, à travers une vie qui ressemble à une tempête sans accalmie, avait trouvé des moyens nouveaux, des procédés inconnus pour étonner l'imagination, pour séduire les esprits assoiffés de Beau, venait de mourir en quelques heures dans un lit d'hôpital, – quelle destinée ! Et tant de grandeur et tant de malheur, pour soulever un tourbillon de phraséologie bourgeoise, pour devenir la pâture et le thème des journalistes vertueux !

Ut declamatio fias !

Ces spectacles ne sont pas nouveaux ; il est rare qu'une sépulture fraîche et illustre ne soit pas rendez-vous de scandales. D'ailleurs, la société n'aime pas ces enragés malheureux, et, soit qu'ils troublent ses fêtes, soit qu'elle les considère naïvement comme des remords, elle a incontestablement raison. Qui ne se rappelle les déclamations parisiennes lors de la mort de Balzac, qui cependant mourut correctement ? – Et plus récemment encore, – il y a aujourd'hui, 26 janvier, juste un an, – quand un écrivain d'une honnêteté admirable, d'une haute intelligence, et *qui fut toujours lucide*, alla discrètement, sans déranger personne, – si discrètement que sa discrétion ressemblait à du mépris, – délier son âme dans la rue la plus noire qu'il put trouver, – quelles dégoûtantes homélies ! – quel assassinat raffiné ! Un journaliste célèbre, à qui Jésus n'enseignera jamais les manières généreuses, trouva

l'aventure assez joviale pour la célébrer en un gros calembour. – Parmi l'énumération nombreuse des *droits de l'homme* que la sagesse du XIX^e siècle recommence si souvent et si complaisamment, deux assez importants ont été oubliés, qui sont le droit de se contredire et le droit de *s'en aller*. Mais la *société* regarde celui qui s'en va comme un insolent ; elle châtierait volontiers certaines dépouilles funèbres, comme ce malheureux soldat, atteint de vampirisme, que la vue d'un cadavre exaspérait jusqu'à la fureur. – Et cependant, on peut dire que, sous la pression de certaines circonstances, après un sérieux examen de certaines incompatibilités, avec de fermes croyances à de certains dogmes et métempsycoses, – on peut dire, sans emphase et sans jeu de mots, que le suicide est parfois l'action la plus raisonnable de la vie. – Et ainsi se forme une compagnie de fantômes déjà nombreuse, qui nous hante familièrement, et dont chaque membre vient nous vanter son repos actuel et nous verser ses persuasions.

Avouons toutefois que la lugubre fin de l'auteur d'*Eurêka* suscita quelques consolantes exceptions, sans quoi il faudrait désespérer, et la place ne serait plus tenable. M. Willis, comme je l'ai dit, parla honnêtement, et même avec émotion, des bons rapports qu'il avait toujours eus avec Poe. MM. John Neal et George Graham rappelèrent M. Griswold à la pudeur. M. Longfellow – et celui-ci est d'autant plus méritant que Poe l'avait cruellement maltraité – sut louer d'une manière digne d'un poète sa haute puissance comme poète et comme prosateur. Un inconnu écrivit que l'Amérique littéraire avait perdu sa plus forte tête.

Mais le cœur brisé, le cœur déchiré, le cœur percé des sept glaives fut celui de Mme Clemm. Edgar était à la fois son fils et sa fille. Rude destinée, dit Willis, à qui j'emprunte ces détails, presque mot pour mot, rude destinée que celle qu'elle surveillait et protégeait. Car Edgar

Poe était un homme embarrassant ; outre qu'il écrivait avec une fastidieuse difficulté et *dans un style trop au-dessus du niveau intellectuel commun pour qu'on pût le payer cher*, il était toujours plongé dans des embarras d'argent, et souvent lui et sa femme malade manquaient des choses les plus nécessaires à la vie. Un jour, Willis vit entrer dans son bureau une femme vieille, douce, grave. C'était Mme Clemm. Elle *cherchait de l'ouvrage* pour son cher Edgar. Le biographe dit qu'il fut sincèrement frappé, non pas seulement de l'éloge parfait, de l'appréciation exacte qu'elle faisait des talents de son fils, mais aussi de tout son être extérieur, – de sa voix douce et triste, de ses manières un peu surannées, mais belles et grandes. Et pendant plusieurs années, ajoute-t-il, nous avons vu cet infatigable serviteur du génie, pauvrement et insuffisamment vêtu, allant de journal en journal pour vendre tantôt un poème, tantôt un article, disant quelquefois qu'il était malade, – unique explication, unique raison, invariable excuse qu'elle donnait quand son fils se trouvait frappé momentanément d'une de ces stérilités que connaissent les écrivains nerveux, – et ne permettant jamais à ses lèvres de lâcher une syllabe qui pût être interprétée comme un doute, comme un amoindrissement de confiance dans le génie et la volonté de son bien-aimé. Quand sa fille mourut, elle s'attacha au survivant de la désastreuse bataille avec une ardeur maternelle renforcée, elle vécut avec lui, prit soin de lui, le surveillant, le défendant contre la vie et contre lui-même. Certes, – conclut Willis avec une haute et impartiale raison, – si le dévouement de la femme, né avec un premier amour et entretenu par la passion humaine, glorifie et consacre son objet, que ne dit pas en faveur de celui qui l'inspira un dévouement comme celui-ci, pur, désintéressé et saint comme une sentinelle divine ? Les détracteurs de Poe auraient dû en effet remarquer qu'il est des séductions si puissantes qu'elles ne peuvent être que des vertus.

On devine combien terrible fut la nouvelle pour la malheureuse femme. Elle écrivit à Willis une lettre dont voici quelques lignes :

« J'ai appris ce matin la mort de mon bien-aimé Eddie... Pouvez-vous me transmettre quelques détails, quelques circonstances?... Oh ! n'abandonnez pas votre pauvre amie dans cette amère affliction... Dites à M... de venir me voir ; j'ai à m'acquitter envers lui d'une commission de la part de mon pauvre Eddie... Je n'ai pas besoin de vous prier d'annoncer sa mort, et de parler bien de lui. Je sais que vous le ferez. *Mais dites bien quel fils affectueux il était pour moi, sa pauvre mère désolée...* »

Cette femme m'apparaît grande et plus qu'antique. Frappée d'un coup irréparable, elle ne pense qu'à la réputation de celui qui était tout pour elle, et il ne suffit pas, pour la contenter, qu'on dise qu'il était un génie, il faut qu'on sache qu'il était un homme de devoir et d'affection. Il est évident que cette mère – flambeau et foyer allumés par un rayon du plus haut ciel – a été donnée en exemple à nos races trop peu soigneuses du dévouement, de l'héroïsme, et de tout ce qui est plus que le devoir. N'était-ce pas justice d'inscrire au-dessus des ouvrages du poète le nom de celle qui fut le soleil moral de sa vie ? Il embaumera dans sa gloire le nom de la femme dont la tendresse savait panser ses plaies, et dont l'image voltigera incessamment au-dessus du martyrologe de la littérature.

III

La vie de Poe, ses mœurs, ses manières, son être physique, tout ce qui constitue l'ensemble de son personnage, nous apparaissent comme quelque chose de ténébreux et de brillant à la fois. Sa personne était singulière,

séduisante et, comme ses ouvrages, marquée d'un indéfinissable cachet de mélancolie. Du reste, il était remarquablement bien doué de toutes façons. Jeune, il avait montré une rare aptitude pour tous les exercices physiques, et, bien qu'il fût petit, avec des pieds et des mains de femme, tout son être portant d'ailleurs ce caractère de délicatesse féminine, il était plus que robuste et capable de merveilleux traits de force. Il a, dans sa jeunesse, gagné un pari de nageur qui dépasse la mesure ordinaire du possible. On dirait que la Nature fait à ceux dont elle veut tirer de grandes choses un tempérament énergique, comme elle donne une puissante vitalité aux arbres qui sont chargés de symboliser le deuil et la douleur. Ces hommes-là, avec des apparences quelquefois chétives, sont taillés en athlètes, bons pour l'orgie et pour le travail, prompts aux excès et capables d'étonnantes sobriétés.

Il est quelques points relatifs à Edgar Poe sur lesquels il y a un accord unanime, par exemple sa haute distinction naturelle, son éloquence et sa beauté, dont, à ce qu'on dit, il tirait un peu de vanité. Ses manières, mélange singulier de hauteur avec une douceur exquise, étaient pleines de certitude. Physionomie, démarche, gestes, airs de tête, tout le désignait, surtout dans ses bons jours, comme une créature d'élection. Tout son être respirait une solennité pénétrante. Il était réellement marqué par la nature, comme ces figures de passants qui tirent l'œil de l'observateur et préoccupent sa mémoire. Le pédant et aigre Griswold lui-même avoue que, lorsqu'il alla rendre visite à Poe, et qu'il le trouva pâle et malade encore de la mort et de la maladie de sa femme, il fut frappé outre mesure, non seulement de la perfection de ses manières, mais encore de la physionomie aristocratique, de l'atmosphère parfumée de son appartement, d'ailleurs assez modestement meublé. Griswold ignore que le poète a plus que tous les hommes ce merveilleux

privilège, attribué à la femme parisienne et à l'Espagnole, de savoir se parer avec un rien, et que Poe aurait trouvé l'art de transformer une chaumière en un palais d'une espèce nouvelle. N'a-t-il pas écrit, avec l'esprit le plus original et le plus curieux, des projets de mobiliers, des plans de maisons de campagne, de jardins et de réformes de paysages ?

Il existe une lettre charmante de Mme Frances Osgood, qui fut une des amies de Poe, et qui nous donne sur ses mœurs, sur sa personne et sur sa vie de ménage les plus curieux détails. Cette femme, qui était elle-même un littérateur distingué, nie courageusement tous les vices et toutes les fautes reprochés au poète.

« Avec les hommes, dit-elle à Griswold, peut-être était-il tel que vous le dépeignez, et comme homme vous pouvez avoir raison. Mais je pose en fait qu'avec les femmes il était tout autre, et que jamais femme n'a pu connaître M. Poe sans éprouver pour lui un profond intérêt. Il ne m'a jamais apparu que comme un modèle d'élégance, de distinction et de générosité...

« La première fois que nous nous vîmes, ce fut à *Astor-House*. Willis m'avait fait passer à table d'hôte le *Corbeau*, sur lequel l'auteur, me dit-il, désirait connaître mon opinion. La musique mystérieuse et surnaturelle de ce poème étrange me pénétra si intimement que, lorsque j'appris que Poe désirait m'être présenté, j'éprouvai un sentiment singulier et qui ressemblait à de l'effroi. Il parut avec sa belle et orgueilleuse tête, ses yeux sombres qui dardaient une lumière d'élection, une lumière de sentiment et de pensée, avec ses manières qui étaient un mélange intraduisible de hauteur et de suavité – il me salua, calme, grave, presque froid ; mais sous cette froideur vibrait une sympathie si marquée que je ne pus m'empêcher d'en être profondément impressionnée. À partir de ce moment jusqu'à sa mort, nous fûmes amis..., et je sais que, dans ses dernières paroles, j'ai eu ma part

de souvenir, et qu'il m'a donné, avant que sa raison ne fût culbutée de son trône de souveraine, une preuve suprême de sa fidélité en amitié.

« C'était surtout dans son intérieur, à la fois simple et poétique, que le caractère d'Edgar Poe apparaissait pour moi dans sa plus belle lumière. Folâtre, affectueux, spirituel, tantôt docile et tantôt méchant comme un enfant gâté, il avait toujours pour sa jeune, douce et adorée femme, et pour tous ceux qui venaient, même au milieu de ses plus fatigantes besognes littéraires, un mot aimable, un sourire bienveillant, des attentions gracieuses et courtoises. Il passait d'interminables heures à son pupitre, sous le portrait de sa *Lenore*, l'aimée et la morte, toujours assidu, toujours résigné et fixant avec son admirable écriture les brillantes fantaisies qui traversaient son étonnant cerveau incessamment en éveil. – Je me rappelle l'avoir vu un matin plus joyeux et plus allègre que de coutume. Virginia, sa douce femme, m'avait priée d'aller les voir et il m'était impossible de résister à ces sollicitations... Je le trouvai travaillant à la série d'articles qu'il a publiés sous le titre : *the Literati of New York*. “Voyez”, me dit-il, en déployant avec un rire de triomphe plusieurs petits rouleaux de papier (il écrivait sur des bandes étroites, sans doute pour conformer sa copie à la *justification* des journaux), “je vais vous montrer par la différence des longueurs les divers degrés d'estime que j'ai pour chaque membre de votre gent littéraire. Dans chacun de ces papiers, l'un de vous est peloté et proprement discuté. – Venez ici, Virginia, et aidez-moi !” Et ils les déroulèrent tous un à un. À la fin, il y en avait un qui semblait interminable. Virginia, tout en riant, reculait jusqu'à un coin de la chambre le tenant par un bout, et son mari vers un autre coin avec l'autre bout. “Et quel est l'heureux, dis-je, que vous avez jugé digne de cette